

Xavier Dolan

Laurence Anyways — Canada [Québec] / France 2012, 159 minutes

Pierre-Alexandre Fradet

Numéro 279, juillet-août 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66976ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradet, P.-A. (2012). Xavier Dolan / *Laurence Anyways* — Canada [Québec] / France 2012, 159 minutes. *Séquences*, (279), 46–47.



Xavier Dolan

« J'ai toujours proposé un cinéma intime, sincère, qui tire son origine de mon expérience personnelle... »

La rencontre devait avoir lieu dans le pavillon du Québec, tout près de la plage, aux abords des yachts. Elle s'est finalement déroulée dans le Palais des Festivals en raison de la pluie et des forts vents. Faute de trouver une salle isolée, Xavier et moi nous assoyons sans complexe sur le plancher dans un coin du Palais. Belle démonstration de modestie pour un cinéaste dont le nom est prononcé partout à Cannes et qui, la journée même de l'entretien, faisait la une du Monde, au-dessous de Barack Obama et de François Hollande. Quelle signification doit-on rattacher à la Nouvelle Vague québécoise ?

Propos recueillis par **Pierre-Alexandre Fradet**

On vous dépeint souvent comme l'une des figures de proue du renouveau du cinéma québécois. De concert avec plusieurs, vous faites preuve d'une recherche esthétique singulière, n'abusez pas du mouvement et déshabitez le public québécois des intrigues convenues. En même temps, à la différence d'autres représentants, comme Denis Côté, Stéphane Lafleur et Sébastien Pilote, vos films abondent en couleurs, votre humour n'est pas contenu, en sourdine, et votre œuvre témoigne d'une certaine légèreté thématique (en particulier *Les Amours imaginaires*). Quel est votre rapport à l'expression de Nouvelle Vague québécoise ? Vous y reconnaissez-vous ? La question se pose, même s'il va de soi qu'au moment de réaliser un film, vous ne vous demandez certainement pas si ce film est représentatif de la Nouvelle Vague québécoise – tout comme un écrivain ne se demande sans doute pas s'il est un écrivain proprement québécois lorsqu'il écrit.

J'ignore s'il y a bel et bien une Nouvelle Vague québécoise, mais je sais que de nouvelles méthodes de financement émergent au Québec. Les gens n'attendent plus après le système pour exprimer leur art. Denis Côté et moi n'avons pas le même âge, nous ne sommes pas de la même génération, et le cinéma fonctionne de manière générationnelle. Aujourd'hui plus que jamais, cela saute aux yeux, le cinéma québécois s'internationalise. Pensons à Sundance, Berlin, Locarno, les Oscars, etc. De plus en plus de cinéastes québécois s'y retrouvent. Ce phénomène n'est pas le résultat d'une Nouvelle Vague : les cinéastes qu'on associe à l'actuelle mouvance existent depuis longtemps. Mais récemment, il y a eu en quelque sorte, comment dire...

Une effervescence particulière?

Oui, de nombreuses portes se sont ouvertes simultanément. Le système de financement s'est élargi à un cinéma qui implique un rayonnement à l'étranger et une exportation.

Question de principe: un renouveau cinématographique s'impose-t-il aujourd'hui au Québec, comme il s'était imposé à d'autres époques, au Québec ou ailleurs? Si oui, vers quoi doit-il orienter le spectateur? Y a-t-il vraiment un renouveau du cinéma québécois? Je ne le sais pas. Je ne pense pas par ailleurs qu'on puisse le prévoir ou le prescrire. On remarque malgré tout que le cinéma québécois s'exprime de façon plus libre et plus fréquente. Bien des individus ont des choses à dire, à communiquer. Le Québec est un endroit inspirant : nos mœurs nous permettent d'exprimer les idées d'un peuple survivant. Une énergie est palpable dans notre cinéma, quelle que soit la voie qu'il emprunte, et cette énergie intéresse les festivals. Plus qu'un renouveau, j'oserais dire, il s'opère en ce moment même une sortie de l'ère mercantile. Anciennement, dans une cuvée d'une trentaine d'œuvres québécoises, à peine une ou deux pouvaient être dites « d'auteurs ». À présent, le tout s'équilibre.

Ce qu'on appelle la Nouvelle Vague québécoise impliquerait donc avant tout un renouvellement du mode de financement, une décommercialisation du film et un rayonnement inédit?

Oui, je crois que le renouveau dont on parle dépend plus du système que des individus.

Vous citez régulièrement des cinéastes étrangers, dont Wong Kar-wai et Pedro Almodóvar. Rompre avec les lieux communs du cinéma québécois, pour vous, est-ce intégrer dans ce cinéma des influences extérieures, développer une œuvre à nouveaux frais et à la lumière des négligences nationales, ou encore les deux à la fois?

Je ne cite pas Almodóvar. Je n'ai pas vu ses films; il me faut le préciser. Il n'y a aucune trace nette de Wong Kar-wai dans *Laurence Anyways*. Il n'y en avait pas davantage dans *Les Amours imaginaires*. Dans *J'ai tué ma mère*, j'ai effectué un pastiche volontaire. Je tiens compte surtout de ce qui se fait en peinture et en littérature. La plus forte influence qui marque *Laurence Anyways*, c'est *Titanic*, autant pour la ligne narrative que pour le volume, la durée, le côté épique et tragique. Y a-t-il de réelles influences dans mon œuvre? Je préférerais parler d'inspirations, lesquelles deviennent méconnaissables au final. C'est le téléphone arabe de l'imagination: les inspirations sont distordues par le film, les visions du cinéaste, l'atmosphère, l'équipe, le climat... Des références, des citations, on m'en impose plus qu'il ne faut.

N'existent-elles donc pas surtout, voire exclusivement, dans l'esprit du cinéophile?

Tout à fait, le spectateur regarde les films à travers l'abécédaire du cinéma pour conforter son interprétation; il les aborde à partir d'une culture définie. Pour ma part, je m'interroge peu sur ces questions. Je désire raconter une histoire, triper avec mes acteurs.

Votre plus récent opus, *Laurence Anyways*, qui sera suivi de *Tom à la ferme*, examine la condition d'un travesti. Ce film a-t-il l'ambition de

proposer une véritable théorie de l'identité sexuelle (posée ici comme mouvante) ou bien plutôt d'offrir un portrait errant, intuitif et plus ou moins réfléchi d'une femme qui vit dans un corps d'homme?

Il faut parler d'une histoire d'amour en tous les cas. C'est là, et précisément là, la ligne conductrice du film. La quête absolue d'un des deux protagonistes de *Laurence Anyways* — une fois de plus mon film prend une forme dialectique, avec deux personnages principaux plutôt qu'un — est de devenir une femme. Cette quête devient un prétexte pour montrer que la société gère la différence et l'exclut honteusement. C'est aussi le prétexte idéal pour faire voir à quel grand défi l'amour peut être confronté et jusqu'où il peut aller.



Nelvil Poupaud et Suzanne Clément dans *Laurence Anyways*

***Laurence Anyways*, me semble-t-il, vous place hors cadre à un double titre. D'une part, vous n'y incarnez aucun personnage; d'autre part, on ne peut vous identifier en tout point au personnage de Laurence, bien que vous affirmiez que le film fait indirectement écho à un moment de votre vie, celui où vous appreniez à « devenir un homme ». Ce décentrement de vous-même au plan scénaristique fournit-il une réponse possible à ceux qui vous accusent de proposer un cinéma nombriliste?**

Mes opposants devraient garder ça en tête: je n'ai jamais proposé un cinéma nombriliste. J'ai toujours proposé un cinéma intime, sincère, qui tire son origine de mon expérience personnelle. Il ne m'incombe pas de me filmer sous un mauvais angle pour fournir la preuve que je ne suis pas narcissique. Mes films ont fait le tour de la planète et ont été achetés dans une quarantaine de pays. *J'ai tué ma mère* m'a valu 45 prix dont 30 récompenses suprêmes. Si mon cinéma paraît nombriliste aux yeux de certains, tout indique aussi, par conséquent, que plusieurs l'apprécient et le respectent. À vrai dire, mes œuvres ne sont pas narcissiques ni nombrilistes, mais confidentielles et intimistes. Le cinéma est pour moi une confiance. Il demande beaucoup de courage à un cinéaste d'avouer des faits intimes, de se masturber devant la caméra, mais il n'en demande aucun aux journalistes de dire que mes films sont nombrilistes. À ceux qui m'accusent de narcissisme, je pourrais donc répondre que je souhaite raconter des histoires personnelles et qu'il n'existe pas 10000 façons de le faire.